

## M'zelle, j'peux sortir ?

### Introduction

Je le concède. Les événements sont rares. Les ambiances par contre prennent le dessus. Ainsi que je l'aime. Je ne serai jamais un raconteur d'histoires, juste un témoin sans aucune importance, un petit merdeux pas encore bien ressuyé derrière les oreilles, selon l'expression populaire que j'emploie à tour de bras. J'eus cependant toujours les sens grands ouverts pour saisir le temps qui passe dans ce qu'il a de plus élémentaire. Petite école, si lointaine déjà, et pourtant de tellement de valeur et où eut lieu l'apprentissage pour dire de tout ce dont on se sert aujourd'hui : la lecture, l'écriture, le calcul, le dessin, que sais-je encore.

L'originalité de ces quatre ans réside aussi peut-être dans ce qu'ils furent vécus dans une salle d'école située à deux pas de chez nous. Dix secondes et j'y suis. Même pas, grosse averse, tu ne te mouillerais que peu. Tu sortirais par la porte de l'écurie, tu vises, et hop, hardi petit, de la maison au perron du collège que tu monterais en trombe, cinq secondes suffirait.

L'orage, c'est vrai, je n'en ai pas parlé, alors que nous étions là-bas, au cœur de l'été, et qu'il faisait se déverser sur le village des trombes d'eau, et qu'il y avait le tonnerre et les éclairs pour nous effrayer, et même que nous avions fermé les fenêtres. On ne découvre dans ces réminiscences, et c'est étrange, que le grand soleil du matin. Alors que nos journées étaient composées en réalité, telles qu'aujourd'hui, de vent et de bise, de pluie et de neige, avec de temps en temps certes un rayon de soleil dans cette Vallée si propice aux intempéries !

Cet oubli résulte de ce que les souvenirs n'offrent certes pas tout. Le cerveau a trié cet immense tas de matériaux bruts pour en faire une sélection qui n'est là que pour nous convenir. Et puis aussi pour amuser un peu la galerie ! Je ne crois pourtant pas avoir triché. J'ai dit les choses telles que je les portais en moi. Je n'ai pas jeté volontairement aux oubliettes des actions viles dont je me serais rendu coupable, de ces petites saletés que parfois les enfants commettent. Je crois sincèrement avoir été honnête. Chiant peut-être, mais honnête.

Bienvenue donc au royaume de mon enfance qui est très certainement aussi votre propre royaume. Ce premier livre, ne l'avons-nous pas tous connu ? A moins que je n'en oublie les très vieilles générations qui apprirent à lire dans d'autres manuels, et les nouvelles qui elles, l'ont fait à l'aide de fiches. Fichomanie, Ô telle est devenue notre époque dont le bon vieux livre ne retient qu'à peine l'attention. Et pourtant, voyez, lire, on le sait, écrire aussi, à peine, et tout cela s'est accompli autrefois en un temps si court que nous n'avons pas le sentiment d'avoir peiné quelque part.

Oh ! canton de Vaud, si beau, tu mettais partout ton écusson, en priorité sur nos feuilles d'examen d'un format plus grand qu'à l'ordinaire, vierges et si belles, et si sérieuses que peut-être c'en était trop. Gaffe de ne pas y commencer par une bonne grosse tache, ta plume, la sale, qui aurait bavé soudain. Car le fait

que tu en demanderais aussitôt une autre, ferait très mauvaise impression. Du fait qu'ils sont tous là, les sérieux, membres de la Commission scolaire, et même parfois aussi l'inspecteur. Mes amis, vous la connaissez la rengaine qui court...

Crime de lèse-majesté, gaspillage insensé. Tandis que par ailleurs, les millions, mon Dieu, ça giclait. O mes fils, membres indéboullonnables du grand parti alors en place. Peut-être, dans le fond, que vous étiez méritants. Plus que nous qui ne vous rejoindrions pas, ni vous ni personne d'autre.

Je lui reproche après coup, à ce canton, d'avoir été trop sérieux, de n'avoir pas su rire de ses défauts, ou de ses grands hommes pas plus haut que trois pommes, d'avoir voulu aussi faire de nous des contractés de première, peut-être ont-ils réussi, dont le seul but serait celui de vous forcer à obéir, je dirais plutôt de vous mettre dans le moule et non hors de celui-ci. Mais n'en a-t-il pas été partout pareil ? Et ne faut-il pas en somme oublier ces tares majeures pour ne se souvenir que d'un enseignement de qualité où apprendre à lire et à écrire, cela ne fut l'affaire que de quelques semaines. Me semble-t-il tout au moins aujourd'hui.

Maintenant ce texte est-il si étrange, est-il si inférieur et si nul pour que mes éditions aillent une fois encore, une fois de plus, le cacher, qu'elles n'acceptent encore pas qu'il soit lu de plus d'une ou deux personnes, au maximum, qu'elles le réduisent jalousement là où sont les autres. Mon Dieu, et s'il allait faire des vagues ! Vous le voyez, l'Etat a frappé, qui a fait de nous des nouilles sans courage, des couilles molles sans personnalité, sans désir de se mouiller, en aucun combat, qui nous a pour dire châtrés, désireux que nous sommes désormais que d'une seule et unique chose, la tranquillité. Ah ! ta tranquillité, bonhomme, que ne ferais-tu pas pour elle, même trahir ton œuvre, même accepter que celle-ci, si riche pourrait-elle être, elle ne soit jamais connue.

Cet oubli de soi a cependant son avantage. On ose tout dire. On va là où la flatterie n'existe pas. On est à l'aise pour juger et comprendre. Et si l'on ferait fausse-route là où l'on se rend, l'on saurait bien redresser la barre.

C'est beau, l'écriture, quand même, ces mots qu'on aligne sans qu'il n'en coûte rien, et même parfois sans effort aucun. Ils viennent tout seul, ils se posent, ils ne nous ont rien demandé. Ils étaient déjà là, il faut croire, ils existaient de toujours. C'est beau, l'écriture, quand même, qui permet de revivre les journées d'autrefois, de les réactiver. Et qu'est-ce qui m'empêche de croire que je ne suis pas encore en train de découper des églises dans du beau papier de couleur, des jaunes et des rouges merveilleux ? Et quelle odeur, ce papier. Rien. Suffit de fermer les yeux et d'ouvrir la boîte à souvenirs. Il était temps. Elle regorgeait et les vieilles images, honnêtement, on ne savait plus où les mettre. Au galetas, à la cave ? Sincèrement non. Elles sont mieux encore sur le papier qui, aujourd'hui, vous les offre plus que moi qui n'en aurais jamais fini de rester celui qui ne voulait pas aller à l'école.

Les Charbonnières, le 28 avril 2000

## M'zelle, j'peux sortir ?

Nous avions connu en premier Mlle Vetter, institutrice d'une beauté incomparable, à affoler la totalité des jeunes restés garçons au village. Je la revois en blanc, comme si tout avait été tel pour elle en ce temps-là, que la vie eut été sans tache et lisse, que sa pensée et son enseignement eussent suivi le même chemin. Elle m'avait personnellement ouvert à un monde nouveau lorsque ce fut la course d'école de mes deux frères aînés et tandis que j'y participai aussi avec ma mère. Je n'avais que quatre ans. Nous allâmes visiter les gorges de l'Orbe, en dessous du Day, par où nous étions descendus. Quoi de plus effrayant en cet âge que cette rivière en cette immense dépression, et puis plus loin, ce chemin qui court par endroits sur des passerelles de béton juste bordées d'une barrière de métal ? J'avais peur. Mlle Vetter me donna la main. D'où, aussitôt, la certitude d'arriver à bon port. Avec elle, si blanche dans sa robe et si fraîche, toute auréolée de son rôle d'enseignante, qui la mettait au-dessus du lot, je ne craignais plus rien. J'aurais même été, s'il l'eut fallu, plus loin encore que ces simples passerelles, jusqu'au bout extrême des gorges. Peut-être même que pour un court instant elle avait remplacé ma mère qui, dans mes souvenirs, se fait distante et disparaît. Alors que pourtant, j'en suis certain, elle n'était qu'à deux pas pour me suivre des yeux. Nous allâmes aussi par d'autres chemins sous les gros arbres. Nous découvrîmes tour à tour l'ombre et la lumière, et ces images de pierre et de végétation en lesquelles jouaient le soleil et les nuages, me sont restées, non pas précises, plutôt vagues, mais très fortes. C'était un univers étrange, là-bas, et je le découvrais avec crainte. J'étais si petit encore.

Notre institutrice, je la connus mieux quand je commençai l'école. De celle-ci cependant les premières approches ne m'en avaient pas communiqué le goût. Je ne voulais pas quitter la maison. Rien ne m'attirait au-delà d'elle, tout au contraire m'invitait à y rester. L'extérieur, c'était un gouffre en lequel je me perdrais. Plusieurs essais me furent nécessaires. Je me défiais de la société adulte m'obligeant à quelque chose que je réprouvais, je la honnissais avec force. Et la société enfantine elle-même en laquelle je ne voulais pas m'intégrer, m'inquiétait tout autant. J'étais seul et il y avait eux parmi lesquels, il me semblait, je ne pourrais jamais être.

Je ne voulais donc pas quitter ce giron familial si rassurant. Et si l'on m'envoyait de force à l'école, je m'enfuyais. Je faisais l'école buissonnière comme on dit, terme qui, appliqué à ces frasques anciennes, oubliées de tous sauf de moi, m'apparaît honteux, dégradant. J'en souffris longtemps après ces événements, humilié au plus profond de moi-même. On me ramènerait l'histoire plus tard que pour mieux me blesser. La plaie resterait ouverte. Mon père, excédé de mes résistances, m'avais pris sous le bras, et quand bien même je gesticulais et hurlais : j'veux pas aller à l'école, j'veux pas aller à l'école, de manière à rameuter tous les élèves de la cour, je les vois encore se rapprocher

pour mieux me voir, ces rats, filles et garçons eux tous confondus, étonnés que l'on puisse se révolter de la sorte et pour si peu, me prit de force. Puis il m'amena là-bas, ouvrit la porte de la classe pour m'y pousser de manière à ce que cette fois-ci je ne puisse plus en ressortir.

A mon père, je lui en ai voulu longtemps pour ce geste, lui reprochant de m'avoir dégradé aux yeux de tous. Et il n'est pas impossible, même qu'il soit décédé aujourd'hui, que je lui en veuille pas encore tant j'ai la rancune longue et tenace qui peut prendre figure, quand il le faut, d'une haine coriace que rien ne peut éteindre. Là-bas, pourtant, la régente me prit en charge avec gentillesse, de telle sorte que je ne bougeai plus. Je m'y fis. Et même, je m'y fis si bien que je devins tôt parmi les meilleurs élèves. Et qu'il n'y eut désormais ce milieu où je n'eus plus de crainte, avec même ses odeurs presque rassurantes faites de craie, d'ardoise et d'éponge, du bac à sable et du soleil par les grandes fenêtres au levant. Notre maison était à deux pas, familière. Seule une ruelle la séparait de l'école. Je voyais les poules de ma mère picorant dans le poulailler, une ruine faite de grosses poutres massives rongées par le temps et entre lesquelles ont avait autrefois tendu un treillis de fil de fer aux mailles larges et tombantes où la rouille faisait son œuvre.

- Il est bon, avait même dit un jour la régente à ma mère. Il n'a aucune branche faible.

Il est certain que j'appréhendais à l'époque tout avec plaisir. L'écriture, la lecture, le calcul ou le dessin, les travaux manuels, la géographie ou l'histoire. Tout cela, grâce, il faut le dire, à un enseignement clair et limpide, m'apparaissait aisé et même parfois presque trop facile.

Alors là-bas elle nous distribua le livre de lecture intitulé « Mon premier livre », avec sur la couverture brun-orange, trois enfants derrière une table. Un garçon, à genoux sur un tabouret, lit un livre illustré. Une fillette, debout, est intéressée à ce que fait son frère, et sa sœur, de même curieuse, guignote par-dessus la table. Un nounours et un train de bois sont au sol. Notre univers désormais représenté ici et à l'intérieur par un illustrateur extraordinaire, plus par la poésie de ses images que par leur qualité intrinsèque, encore que celles-ci ne démeritent d'aucune façon. Quels rêves et quels voyages, surtout par l'illustration. Non pas des voyages pour la plupart exotiques qui t'emmèneraient loin de par le vaste monde que tu supposes plus que tu n'appréhendes, mais proches, familiers, rassurants.

Ainsi as-tu découvert l'avion, l'iris, l'orange, papa et maman et le chien. Et maintenant c'est l'école où étrangement les enfants s'y précipitent, heureux. Nous franchement, nous sommes quand même moins pressés. Et il n'y a pas cette grosse pendule jaune sur la façade. La pendule, dans la petite école, elle est inexistante. Il n'y en a qu'une dans la grande classe, on la verra un jour plus qu'il ne le faudrait, à laquelle le régent voue tous ses soins. Jouerait-elle donc un

rôle dans le cadre de la mesure du temps du village en plus de nous donner les heures ?

Et voici la vache dans le champ avec son veau, bébé au sol à jouer avec des cubes, le train en partance – Ô les voyages que nous aussi nous pourrions faire, mais non, on reste là, au village, à lui rivés comme des clous sur une planche -. Tiens, découverte des romanichels. Nous de même parfois, on en voit avec leur roulotte verte et le cheval, garés au bord du lac, entre nos deux villages. Ils nous intriguent. Qui sont ces gens qui passent sans s'arrêter plus d'un jour ou deux pour repartir bientôt vers d'autres horizons, assurément plus accueillants que les nôtres ? Ici c'est le vent, la bise, le calme pour dire jamais. Un pays de courants et de mauvais temps, un pays de loups, disent même certains. Et quant à ces romanichels, ce qu'on dit d'eux, c'est qu'ils volent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. On n'est pas loin de le croire. Ils ne nous feront jamais bonne impression. Est-ce vrai, ou ne sont-ce que des images et des sentiments provenus d'un temps où l'on ne supportait pas la différence ?

Que d'images. Celle-ci nous retient plus qu'une autre. Le garçon imprudent est tombé dans la rivière et finit au lit, malade, avec au moins 40° de fièvre, enfoncé maintenant sous ses couvertures. Sa mère veille. Le lit, nous le connaissons aussi pour des gripes, des coqueluches, des otites, ouille, ouille, les otites, ce que ça fait mal. Cette image apporte donc plein de mauvais souvenirs. Mais en même temps elle rassure. Car la maman est là qui fera passer le mal. Quelle confiance nous avons en elle.

On décharge un camion, Dieu la lourdeur des sacs de charbon. Le bonhomme, il doit en avoir sa claque, en fin de journée. Il pourrait être notre père. On bêche un jardin, on récolte du blé. On pêche. Il pleut. Il pleut, tiens, et c'est une belle journée ! Car on reste à la maison pour jouer, et les gouttes que l'on voit couler sur les fenêtres, rajoutent à l'intimité du moment. Dehors la tempête, ici le calme, presque la volupté. Et la voilà cette petite fille qui se fait tirer la jupe bleue par l'oie si méchante, sale bête, va, et dont on voit la culotte blanche. Et les culottes des filles, vraiment, on voudrait bien savoir ce qu'il y a dessous.

Et sur chacune de ces images l'on s'est arrêté. On en a vu tous les détails, les arbres, les champignons, les nuages, les maisons, leur style, pas d'ici, plutôt de la plaine. On a ausculté tous les visages d'adultes, qu'y a-t-il derrière, quel caractère, bon ou mauvais, quelle pensée ? On s'est promené sur le lac et à notre tour l'on a essuyé la tempête, quelle peur. On a fait le marché. Non, vraiment, les scènes ne sont pour la plupart pas d'ici mais d'un pays plus accueillant et plus chaud que le nôtre. Ici c'est l'austérité du Jura et sa vie monotone où parfois le soleil est rare et où il ne pousse pas grand-chose dans les jardins.

Etrangement l'imaginaire ne me retient que peu. Cette distance qu'il y a entre lui et nous, je ne la franchis pas. Ou si peu. Je préfère le réel, ce que nous pouvons connaître et toucher. Tenez, par exemple, cette petite fille alors que l'on aurait endossé à notre tour la tenue du docteur. Et le docteur, lui, ce

bienheureux, ne peut-il pas se permettre de toucher et même de déshabiller les filles ?

Allez, patine, joue, luge-toi, construit un bonhomme de neige avec deux charbons pour les yeux et une simple carotte pour le nez. La bouche ? Des cailloux trouvés dans le champ. Va à la rencontre du boulanger du village – chez nous, c’est Tiétié ! – ou du laitier – ici c’est mon père -. Le cordonnier, lui, il habite au Pont, et quand l’on va là-bas, dans sa petite maison en dessus de l’église, on y sent à plein nez le cuir et la transpiration, presque le moisi. On n’y ouvre pas les fenêtres tous les jours. On scie un arbre, pourvu que ce ne soit pas notre marronnier ou celui de la cour. Cendrillon est très belle, n’empêche. On peint. On photographie. La fête, ce bal, ça ne nous rappelle que peu de choses. Mon père ni ma mère ne dansent ici au village. D’ailleurs mon père, il ne peut pas, à cause de sa mauvaise jambe. Lui, il ne fait que travailler, et le soir, à la maison, lire le journal ou écouter la radio. Et puis enfin, enfin, après si longtemps dans l’année que ça n’en finissait pas, c’est Noël et il y a plein de cadeaux sous le sapin décoré de boules et de guirlandes et sur lequel brûle, pôvr’ami, plus de 20 bougies. On chante. On est heureux. D’autant plus que ce sont-là les vacances de la fin de l’année. On tourne les pages. On revient en arrière, au début du livre. Et voici la fin, ce qu’on n’a pas encore lu. On découvre ainsi avant qu’il ne soit l’heure ce que l’on veut. On anticipe. Plus besoin de la maîtresse pour lire, maintenant, ça va tout seul. L’attaché et l’imprimé. Y a plus de différence entre les deux manières. On passe de l’une à l’autre sans même sans rendre compte. C’est si facile de lire. On n’a jamais appris. On l’a toujours su, il nous semble. Et plus un seul mot désormais qui ne nous échappe.

Le chemin de l’école, cet avion au-dessus des maisons. Mais surtout cette petite gare en pleine campagne, assurément l’image sur laquelle nous nous sommes le plus attardés. C’est d’un côté la campagne, de l’autre cette possibilité d’emprunter le train et de partir pour de nouveaux horizons. Voyager, voir autre chose que notre village, respirer des odeurs nouvelles, toniques, découvrir des couleurs plus vivres. Une féerie d’images et de sensations. On a le sang qui bout dans les veines. Partir. Et que cela ne soit un déchirement et qu’il n’y ait l’ombre d’une angoisse quelconque. Ce serait bien et bon, simplement, et je serais, moi, apte à absorber des milliers d’images que je pourrais ressortir plus tard. Collectionneur d’images. Partir. Allez au-delà de ces montagnes qui nous encerclent et nous limitent, là-bas, au soleil levant. Mais tout cela surtout en rêve. *Elle était si belle, la petite gare, elle était si belle au milieu des prés qu’on eut dit un jouet, avec ses fleurs qui sentent si bon, et les trains qui vont si vite qu’ils ne s’arrêtent pas.* Vous vous souvenez ?

Et bien sûr, on retrouverait une fois de plus tout à la fin du livre notre copain Zohio. Tout de même, qu’il ait pu couper la queue du lion pour en faire un chasse-mouches lui, si petit, est-ce possible ? Mais on le savait déjà, les petits noirs sont malins, bien plus que nous, et pour eux, non, rien n’est impossible.

Il ne fut par contre pas aisé d'apprendre à lacer nos souliers. Ce diable de jeu qui nous permettait de nous familiariser avec cette opération fondamentale, ne nous fut pas mis dans les mains les premières semaines et par lequel nous apprendrions. Les lacets étaient au bout de leurs deux cuirs dans l'armoire. Pour l'heure les grandes filles, celles de deuxième, se chargeaient de nous attacher, les souliers. Je les revois à genoux devant nous pour s'occuper de nos chaussures rabotées sur le bout, qui prennent les gros lacets souvent salis ou usés pour en faire un nœud, avec ses deux boucles si pareilles à deux grandes oreilles. Regarde comment elles font, elles tournent, elles mettent un doigt, elles passent le lacet, et puis elles tirent. Et cela fait un nœud. Et ça tient. Et il y a de la magie là-dessous, dans ce simple nœud. Car quand toi tu veux t'y essayer, tu n'y arrives pas.

Probable qu'en classe nous mettons des pantoufles et que c'est seulement pour les récréés et pour la sortie de fin de classe que nous remettons nos souliers. Nous sommes les cobayes de ces grandes filles déjà délurées. Je doute cependant qu'elles nous regardent, petits morveux que nous sommes avec nos pantalons courts et nos gros bas de laine grise qui s'attachent dans le haut du pantalon avec un bouton. Tout juste si l'on ne nous met pas des jarretelles ! On n'a au moins pas froid aux jambes. Et en classe en plus, on met un tablier pour ne pas nous salir, surtout quand l'on écrit à la plume et à l'encre. La plume, on la met au bout d'un porte-plume dont on ronge le bout jusqu'à la fibre. Ce bout que l'on a taillé pour qu'on y inscrive notre prénom. Idem pour les crayons, les verts qui sont pour les ardoises, les rouges pour nos cahiers. Et le bout rongé de nos plumes ou de nos crayons, parfois souvent jusqu'à la dernière fibre, ça fait comme un petit plumet à l'arrière. Ils n'ont plus de forme, juste un goût, parfaitement, un peu acide, qui est celui de toute la salive que nous y mettons. Tout a un goût et une odeur dans la classe, d'ailleurs. Même la craie a un goût, même la gomme dans laquelle, quand elle est toute belle neuve, on met les dents. On pourrait les serrer pour la partager par la moitié. L'éponge, elle, on ne la suce pas, elle nous dégoûte, mais on la sent et après qu'on l'ait servie, on la remet dans une petite boîte d'aluminium ronde avec un motif en relief sur le couvercle. Elle dégage. Elle est pleine de microbes, des milliers de microbes, là-dedans. Même l'encre, elle a un goût, piquant. Des fois, de l'encre, on en a sur les lèvres ou jusque dans la bouche. Allez savoir comment. Sur les doigts toujours, sur le côté, là où de la corne s'est formée à cause du porte-plume que l'on tient serré. Les plumes, je les revois dans leurs petites boîtes noires et vertes dans lesquelles la maîtresse les prend. Elle est riche. Je l'envie. Secouer la boîte, entendre toutes ces plumes dans le carton. Et puis l'ouvrir encore et les voir argentées les unes dans les autres, par dix ou par cent. Distribution de plumes une fois par semaine, ou par mois. Et ces crayons et ces plumes, avec la gomme et le porte-plume, la règle de bois au bout carré, et puis encore bientôt l'essuie-plume, on les met dans une boîte allongée que l'on ferme par un couvercle coulissant dans une

rainure. Ce couvercle est arrondi à un bout, et de l'autre il est droit, avec une petite encoche pour mettre le doigt pour l'ouvrir. Et si la boîte, au début, elle est en fayard, est belle blanche, bientôt elle se tache pour très vite ressembler aux boîtes des grands de la classe. Et tu seras vite grand, mon coco, t'emballes pas. Mais surtout ne te réjouis pas. Car il faut que tu le saches, au-delà de la petite école, il y a la grande. Et là-bas, avec le régent, fini de rigoler, c'est du sérieux, c'est même ta vie d'homme qui y commencera.

Les cahiers, les livres, la serviette ou le sac, pour moi une serviette de cuir qui m'accompagnera jusqu'à mes seize ans, suffisait de la faire recoudre de temps en temps à Sonney du Pont, pour une fois je suis en avance sur les autres, pendue au crochet qu'il y a sur le côté de la table. Tables et chaises. Dessous de table où l'on met les cahiers est les livres fourrés de neuf, très beaux, un peu moins quand on les a déjà servis et qu'à l'intérieur il y a le nom de la Caca, autrement dit de la Carmen Liardon, une grosse fille déjà à la grande école.

L'école ou la découverte de merveilles ? Difficile à dire. Tout n'y est pas forcément beau et bon. L'ennui, hein, qu'est-ce que tu en fais, de ces heures sans fin où tu rêves déjà que c'est samedi et que tu pourras relire pour la dixième fois si ce n'est plus Tintin au Congo à la chambre de la maison ? Allez, dis-le, grand menteur, que tu ne t'es jamais ennuyé en classe ! Et que même, pas pareil aux autres, tu n'as jamais eu l'envie de pisser ! Tu lèves la main, tu dis pour la centième fois si tu es normal, ou même pour la millième fois :

- M'zelle, j'peux sortir !

Elle t'a fait un signe de la tête. Tu prends la porte et tu retrouves les sous-sols du bâtiment. Et là-bas, au bout, dans la partie réservée aux garçons, les toilettes des filles c'est juste avant, pas le droit d'y rentrer ni d'y jeter un œil, tu ouvres ta braguette, des boutons, et non une fermeture-éclair, et tu te vides. Tu le fais contre le mur noir à la bonne odeur acide de pisse froide. Tu gicles. De l'eau coule, très peu. C'est-y bouché, à force ? Tu vois ton urine couler dans la rigole. C'est jaune, avec des reflets bruns, la couleur du fond, probable. Ton odeur se rajoute à l'odeur du coin qui est celle de l'école, même pas repoussante, juste un peu piquante, à laquelle se mêle l'odeur du moisi des caves, celle en particulier du régent dans laquelle il met ses légumes, ses patates. Et t'es pas pressé de remonter. Tu traînes les pieds. Et ces escaliers où tu es descendu des centaines de fois, tu les remontes et à ton tour tu contribues à en user les marches de pierre polies. C'est superbe, l'usure des choses faite par l'homme. Rien n'est beau en fait qui n'ait pas servi. Le neuf est anormal. Allez, hop, ton beau cahier reçu hier, impeccable, le voilà écorné, avec une tache, et puis sur la fourre, tu y as fait des points avec ton crayon. Et cet objet qui fait partie de ton présent, et quelque soit la valeur que tu lui attribues, il disparaîtra un jour.

Quand même, tes devoirs vis-à-vis de l'école et de l'enseignement que l'on t'y dispense, ils sont formidables. Mon Dieu, oui, quelle responsabilité tu y as, toi, petit couillon, face à la régente, mieux encore sous la houlette de cette force supérieure dont tu ignores les composantes mais que tu pressens, ceux qui



te commandent, là-bas, au département, encore qu'à l'époque tu ne saches pas le mot, des hommes sans visages et qui pourtant te regardent. Tu dois suivre la ligne. Et surtout ne t'égare pas. On te remettrait sur le droit chemin, comme il y a peu encore et alors que ton père t'enfilais de force dans cette classe, quelle humiliation.

A cette force, ne pas dévier d'un pouce, on s'y fait. Pour finir n'offre-t-elle pas même la sécurité ? Ne donne-t-elle pas à qui l'on obéit des avantages ? Tu as compris le système. Et tu en appliques les formules de base, d'une part pour ton propre plaisir, d'autre part pour celui des autres qui t'en auront de la reconnaissance, la régente en premier et puis tes parents. Et même ces autres écoliers dont l'estime sera en fonction de tes notes, quoique celles-ci dans la cour, à la récré, elles disparaîtront au profit de la force pure et de l'habileté au jeu. Ainsi les non cérébraux se rattrapent-ils et même parfois dominant-ils. Il leur importe peu désormais qu'en classe ils soient à la traîne. Pourvu qu'ici ils puissent commander pour offrir aux plus faibles des coups de pieds, des bourrades, des matoles envoyées dans les jambes, le ballon propulsé en plein milieu de la figure. Corniaud que tu es, tu ne pouvais pas te mettre ailleurs !

Dans le bac, la maîtresse a fait des montagnes et des vallées, avec au fond des plaines et des lacs. Elle a coloré le tout en fonction des éléments avec des craies de couleur qu'elle a râpées sur le sable. Les collines ont du vert, et si les montagnes sont plus hautes, parfois on leur met une poudrée de blanc. Pour les lacs, c'est du bleu. Les villages sont des points rouges, les rivières de fils de laine bleue. Et le tout prend véritablement l'apparence du pays vu d'en haut.

Nous découvrons le monde par les objets que l'on sort des armoires, notamment au début ces petits tonneaux rouges que l'on tient dans une main pour les secouer près d'une oreille et deviner la matière qu'ils contiennent. Grains de riz ou de café, avoine, farine, sciure, autres éléments. Et voici maintenant les crayons Prismalo dont la pointe peut être mouillée pour laisser comme une petite peinture sur le papier. Ce goût de crayon dans la bouche, un rien acide, t'en souviens-tu ? Les cahiers ont de gros carrés. On s'y exerce à faire des traits verticaux ou obliques, et puis des ronds ou des ovales. Ceux-ci prennent deux carrés, le bas et le haut sont arrondis. Et tu es là, toi, avec ton crayon. Tu fais des a, e, i, o, u, qui sont des voyelles, et puis bientôt des consonnes, b, m, n, l, p, Tu écris de même sur l'ardoise avec la mine tendre ou dure. Tu préfères la tendre à la dure si crispante et si peu capable de s'user. Et en plus elle crisse sur l'ardoise. Ce que ce bruit-là peut être désagréable !

Et l'on ne saurait faire son chemin dans la vie si l'on ne sait pas tracer un o ou un i ? Applique-toi, serre les dents, tire un bout de langue. Les voyelles, c'est primordial. Les consonnes à peine moins. Quoiqu'il faille les deux pour composer des syllabes. On jingle avec celles-ci dont la signification au début nous échappe. Et après les syllabes, on fait des mots simples. On écrit : iris, avion, orange. Et puis les mots, on les joint entre eux avec des verbes. Henri

mange une pomme, papa travaille, maman coud. Et puis soudain, tiens, on se rend compte qu'on sait lire, que les mots ont un sens précis. Et que les mots mis entre eux, plus que d'exprimer une simple idée, ils racontent une histoire.

Plus tard on a mis notre nom au crayon sur la première page de garde de ce livre de lecture. Moi, je l'ai même mis deux fois, l'un sur l'autre et puis souligné. Est-ce un désir maladif de possession, simple amusement d'un jour où je ne savais pas que faire ? Et ces noms tracés à l'encre sur cette première page, on a du ligner au crayon pour écrire bien droit, ce sont nous, ces quelques lettres désignent notre personnalité profonde, avec quelques rares qualités, mais par contre beaucoup de manques et de défauts.

Le livre de lecture, il avait été si beau neuf. Il ne le fut pas longtemps. A force d'usage des pages se sont écornées, d'autres se sont même détachées. On a mis du papier collant pour les tenir. Avec le temps celui-ci a jauni. Et l'arrière est tombé pour mettre à nu la toile de la reliure. Et un jour, ce livre, nous l'avons délaissé pour aborder le second où l'on voit des hirondelles jouer avec un chat. Curieux ! Il est resté à la maison que désormais l'on n'a plus regardé.

Mais je le sais, les images que l'on y a si souvent contemplées, elles sont restées en nous pour créer ce fond d'imaginaire sur lequel le reste, peut-être ne fut qu'un simple rajout. Le terrain était labouré, prêt à accueillir sans peine des milliers d'autres images, que dis-je, des millions. Ainsi va la vie.

Et il y a une grosse tache noire, à peine grise et bleue sur les bords, à la dernière page. Était-ce pour mieux clore cette période somme toute heureuse de notre enfance passée pour moi si près de notre maison ?

Que s'était-il donc passé pour que soudain à la place de Mlle Vetter on nous offre une nouvelle maîtresse ? Celle-ci à son tour superbe. Superbe n'est pas le mot, plus chaleureuse encore que jolie, à comprendre chacun de nous l'un après l'autre, à n'en blesser aucun, à se faire aimer de tous et de toutes dans une ambiance pourtant maîtrisée. Présence troublante, chaleur de femme, proximité enveloppante qui t'émeut. Tu ignores ce que tu ferais avec elle, mais tu as soudain besoin d'elle, et non seulement en classe ainsi que tous les autres, mais chez toi, seul, où tu emportes son image avec toi pour l'aimer mieux encore. Tu ne sais pas où cela peut te conduire, de quoi c'est fait. Ce sont simplement des images douces. Et ce fut un jeu désormais d'aller à l'école, ne serait-ce que pour la retrouver, elle, dont j'ai perdu les traits. Mais où êtes-vous donc aujourd'hui, M'zelle Nicollerat ?

Elle était jolie, agréablement formée, et quand nous allions près d'elle après qu'elle nous eut appelés à son pupitre, nous étions heureux de sa présence proche. C'était plus qu'une maman, c'était la femme, sensuelle, avec son parfum discret, son habillement soigné, ses formes pleines, les seins déjà nous retenaient, et cette façon de parler vraiment caressante, et de son sourire ou même de son rire. Nous l'aimions. Et l'école, Ô miracle, ce n'était plus rien. Tu voles. Elle n'est qu'à deux pas, lieu désormais de grandes félicités.

Je la revois au tableau noir couvert de sa belle et grosse écriture de régente, des mots ou des chiffres, ceux-ci simples encore mais aptes à t'inviter à résoudre des problèmes où il y a soustraction et puis addition. La division, ce sera pour plus tard. Je retrouve une nouvelle fois le bac à sable au fond de la classe, sous la fenêtre, de laquelle je découvre notre maison. Me reviennent ces choses que l'on utilise et dont certaines sont en bois. On les a sorties de l'armoire, on devra les ranger en fin d'après-midi, à moins que ce soit en fin de matinée, s'il est possible que ces deux premières années nous ayons eu congé l'après-midi.

M'zelle Nicollrat. Un nom dont l'évocation plus tard évoquera ce paradis perdu où nous avons connu la sécurité et la plénitude, et cela peut-être pour la première fois. De prononcer ce nom, de le murmurer, amènerait aussitôt des souvenirs bons et chauds, suaves. Son image certes fut perdue, mais non pas l'impression que nous laissa sa présence. Pourquoi nous était-elle venue et pourquoi aussi repartirait-elle maintenant ? Le mystère plane sur ce remplacement, sur cette personnalité hors du commun aussi. M'zelle Vetter fut-elle malade ? Reste l'ambiance. Et puis aussi ce dernier jour où elle était partie et où il nous sembla à nous aussi perdre quelque chose que nous ne retrouverions pas. On s'était attaché, elle à nous, nous à elle, et nous devrions nous détacher. On s'était aimé, et nous ne nous aimerions plus. Le destin nous montrait pour la première fois à quel point il peut être cruel, surtout dans le domaine des sentiments.

Ce dernier jour, jour sombre, nous étions tous dans la classe. Elle nous avait lu une histoire. Peut-être même que nous avions joué. Elle avait dit un petit discours, à quel point elle s'était plu parmi nous, le plaisir qu'elle avait de nous avoir connus ! Elle regrettait de devoir déjà nous quitter.

- Mais pourquoi alors que vous partez ?

Puis elle nous avait appelés à tour de rôle à son pupitre pour nous offrir à chacun un cadeau, oh ! pas grand-chose, une bricole, mais si bien enveloppée dans du papier de fête que cela fut extraordinaire. Cependant, pendant qu'elle nous l'offrait et qu'elle nous embrassait, elle pleurait à chaudes larmes. Et nous aussi, qui ressentions ce déchirement à nous quitter, nous pleurions. Nous étions tous en larmes. Nous étions tous submergés par l'émotion. Nous mêlions nos larmes à ses larmes. Nous aurions voulu nous appuyer plus encore contre sa poitrine pour nous soulager, pour vider notre cœur dans son cœur. Ce fut émouvant et fort. Elle s'était finalement ressaisie pour nous dire.

- Que je suis bête, mais c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à me retenir.

Et alors elle pleura et rit tout à la fois. Et puis bientôt elle nous laissa aller. Et quand la porte se fut refermée sur elle et les choses qu'elle emporterait, nous sûmes que c'en était fini d'une époque. Fut-elle hors du temps ? Était-ce l'amour que nous y avions trouvé ?

Nous retrouvâmes M'zelle Vetter. Hormis cette magie que nous avions découverte avec la précédente institutrice, l'école ne changeait pas, avec les

mêmes odeurs de tableau noir lavé et de craie, de frottoir qui tout soudain sur la surface rêche du panneau part sur le côté avec un drôle de bruit d'ongle retourné !, d'une orange qu'un petit drôle mange à la récré, ou d'une pomme, odeur de sanasol quand c'est l'époque, et même le goût, car on les suce pour la plupart le même jour à la suite les unes des autres, ces pastilles ! Devant ce si grand hiver, de laine mouillée quand l'on rentre de récré et qu'il a plu. Odeur du fourneau de la classe avec sa fumée, du bac à sable. Et de l'encaustique quand l'on rentre de vacances. Chaque chose a son odeur. Des odeurs si pareilles, je le pense, à toutes les écoles de ce pays, connues par chacun qui en a gardé de plus ou moins bons souvenirs. Car pour certains, c'est ce qu'il faut comprendre aussi, il y eut ces humiliations, ces blessures secrètes, à quoi tenaient-elles, qui se sont enfoncées en eux d'où elles étaient aptes à ressortir un jour aussi fortes qu'au premier jour. On n'oublie. Et puis l'on comprend que notre vie, elle a aussi tenu à cela, pour nous apporter aujourd'hui des amertumes que l'on croyait avoir oubliées.

Crénom, les élèves ils usent et abusent.

- M'zelle, j'ai peut-être ?

Elle ne pourra jamais dire non, même si l'auteur n'a rien de pressé et qu'il va perdre son temps à ne rien faire, cinq à dix minutes, dans les sous-sols humides du collège où il respirera les mêmes odeurs que tout à l'heure, avec en plus, puisque c'en est l'époque, des remugles de cuisine militaire qui est à gauche, lorsqu'on a descendu les escaliers. Tiens, il y a un tuyau d'eau qui passe au-dessus, à portée de mains, pareil à un reek dont il a bien l'usage. On s'y suspend parfois pour sauter ensuite dans le grand carré de cave d'où se fait la distribution. Tu auras peut-être été rebouillir au passage dans la cave où l'on entrepose le papier ramené des maisons et dans lequel, qui le sait, tu pourrais y trouver du bon.

On est des puces. Reste tout à apprendre de la vie, en somme. Les fenêtres sont ouvertes. On entend passer un char à échelles avec des roues à cercles que tire un cheval sur le Crêt-du-Puits à l'époque non encore goudronné. Peut-être est-ce Pépé, ou l'Armand, son fils. Il passe tellement de chars et de chevaux alors qu'à l'époque il n'y a quasiment pas de tracteurs au village. On saisit parfois, quand il y a ainsi du soleil sur le jardin, le bonheur du village venu jusqu'à nous ayant pénétré en même temps que la lumière par les grandes fenêtres de la classe qu'elle inonde. On vit le présent. On ne pense pas à l'avenir. Ou alors il ne s'agit que de l'immédiat, de demain, ou après-demain qui sera aussi le samedi. Ou l'heure d'après où l'on rentrera à la maison pour retrouver les choses que l'on aime, sa famille, les chats, et ces habitudes que l'on n'avait laissées en arrière que pour mieux les retrouver.

Je ne mets pas plus de dix secondes pour me rendre à l'école. Des fois pourtant j'imagine que je pourrais placer une grande planche du mur de la grange où j'aurais fait un trou à l'école, et que sur cette passerelle improvisée qui reposerait à l'autre bout sur le bord de la fenêtre, j'y passerais. Quel gain de

temps ! Notre maison n'est ainsi séparée de sa voisine que de huit à dix mètres, à peine. Entre les deux, il y a notre remise et puis la ruelle. Et même celle-ci, notre père nous l'a précisé, elle nous appartient pour la moitié. Après c'est aussitôt la grande façade du collège protégée par des tôles, si chaudes dès qu'il y a un rayon de soleil, si froides l'hiver, et au pied desquelles nous jouons aux nius. Dès les premiers beaux jours du printemps, quand la neige a fondu sur le goudron et qu'elle nous laisse enfin la place, nous balayons le sol envahi de gravier et nous y traçons un triangle.

En classe les lampes sont de grosses tulipes renversées qui pendent au plafond par des tiges de métal. Il y en a neuf. Le fourneau est au milieu que l'on bourre l'hiver. J'aime sa grosse chaleur et en ce temps où ma table n'en est guère éloignée, je regarde le grand, mon frère ou Six-Sous, qui y enfourne les bûches prises dans la corbeille à bois. Celui-ci, on est allé le chercher au galetas. L'occasion de quitter la classe cinq minutes, de se recréer là-haut où l'on ne se presse pas. On y voit les étendages du régent ou de la régente avec des habits mis à sécher dessus. Le galetas est immense. Une fenêtre à un bout, il est séparé en deux parties avec au milieu un espace où débouche les escaliers, donne sur le Vieux-Cabaret, l'autre sur notre maison. On voit le petit pré et le poulailler où ma mère soigne ses poules.

A chacun son tour parmi les grands de s'occuper du bois, de bourrer le fourneau. On y brûle des dix stères. Le plancher est fait de lames posées en longueur qui jointent mal. Elles sont peu rabotées, difficiles à récurer par le concierge et sa femme dont les panosses laissent des fibres grises. Odeur de poussière et d'école. Milliers de millions d'acariens que l'on ne sait même pas exister. Odeur de craie et de tableau noir, encore et toujours, surtout, quand l'on s'en approche, de cette grosse éponge avec laquelle la maîtresse lave les grandes surfaces noires après qu'elles aient trop servi. Ça sent aussi le frottoir que l'un de nous, chacun a sa semaine, va battre dehors, sur le perron, où il y a une grosse barrière de métal afin que l'on n'y tombe pas. Il le frappe avec un battoir en bois, quand il ne le tape pas directement son gros feutre contre le mur du bâtiment pour y laisser la trace de la craie blanche ou de couleur. Le régent n'aime pas ! Mais ni vu ni connu. Qui l'a fait, mystère. Mystère et boules de gomme. Les Sept boules de cristal, mieux encore que le Congo. Quel suspens, mes amis ! Et prête-moi maintenant le Temple du soleil. Dis, tu l'as, au moins ? Ça sent le gamin et les pieds et les souliers et les papiers, surtout ceux de couleur que l'on déchire pour les coller ensuite sur une feuille blanche et y composer des paysages.

J'ai fait, moi, l'église du village, je me la suis appropriée. Elle a les toits rouges, clocher et bâtiment principal, les façades jaunes, avec les fenêtres elles aussi en rouge. Elle est éclatante de lumière, plus belle encore que la vraie qui ferait plutôt dans les gris minables, plus gaie. Elle illumine la feuille. J'ai presque une sensation de vertige en pensant que j'ai recréé quelque chose qui existe. La maîtresse la trouve à son goût qui l'affiche derrière la porte. Et ainsi

me voilà devenu artiste, avec ma première œuvre d'art. Et celle-ci, n'en doutez pas, me rehausse, et comment, aux yeux des autres, pauvres et minables barbouilleurs dont les résultats sont faibles. Cette création aurait-elle pu décider d'une carrière artistique future ? Quant à l'église, elle a disparu un jour et je ne la retrouverai pas. Et ainsi, privé de ce souvenir, il m'apparaît qu'il y a un manque énorme dans les choses que j'ai gardées de mon passé. Un vide désolant que rien ne peut ni ne pourra jamais combler. Je suis tout bonnement orphelin de mon église. Et ça, ça fait mal !

Odeurs de la classe plus que des bruits que l'on y entend. Et pourtant ceux-ci ne manquent pas. Ne seraient-ce que les pieds que l'on racle sur les barres, que la porte que l'on ouvre et referme dix ou vingt fois, que la voix permanente de la maîtresse, qui, avec le temps, est devenue un peu autoritaire et pointue. Déformation professionnelle oblige. Et c'est bien dommage, car elle était si agréable autrefois. Et ces chuchotements entre nous, et cette règle qui tombe, et cette armoire que l'on ouvre et referme, et ces mille autres bruits qui forment les journées d'une classe. En celle-ci il y a cette lumière venue de ce grand soleil pénétrant à flot par deux fenêtres ouvertes au levant. Et c'est étrange, le soleil, il a lui aussi son odeur. A moins que ce ne soit que celle du printemps dont l'éclat est perceptible à l'intérieur. On ouvre les fenêtres, non de notre plein gré, mais selon les ordres de la régente, toutes les heures en principe, d'après les recommandations du département de l'instruction publique. Ô saine hygiène après que les écoles eussent vécu pendant des siècles dans la poussière et le renfermé.

Et l'on entend chanter les oiseaux, et eux tous, c'est comme s'ils étaient là, sur le bord de la fenêtre tant ils sont proches, comme aussi s'ils avaient été créés tout exprès pour égayer nos matinées. Des moineaux surtout. On entend aussi, tenez, les poules de ma mère, et puis des bruits de cloches de vaches à la Guénettaz, qui est le champ de mon oncle où il vient de lâcher pour la première fois de l'année, juste avant la montée. Ici l'on est bien. La vie y est lente, équilibrée. Je ne vois aucune précipitation. Aucun stress. Ça coule et ça roule. Et pour chacun des élèves, voici l'écriture ou la lecture. Puis l'on calcule, l'on soustrait ou l'on additionne. Des chiffres sont au tableau noir :  $2 + 2 = 4$  ! Elémentaire, mon cher Watson. Un peu trop peut-être. Ai-je fait une fixation sur une opération si simple ?

Les grands sont les maîtres. On les admire. On les craint aussi. Ils ont, ces jours-ci, ramené en classe le contrepoids d'un lampadaire dont ils ont vidé le contenu dans une boîte en carton, des milliers de petites boules de fer, richesse énorme, formidable, insensée, comment peut-on être aussi heureux de posséder ? Et ces boules, ils les projettent avec force au travers de la classe avec une règle, n'expliquons rien, d'autres les imiteraient, alors que la maîtresse a le dos tourné. Elles vont partout, elles roulent sur le plancher, elles s'incrustent dans le bois, elles glissent dans les fentes des lames où elles resteront à jamais.

Allez-y voir, défoncez, arrachez, dessous vous les retrouverez telles qu'au premier jour !

La table de couture est au fond de la classe, avec un lino vert foncé sur le plateau, parfaitement lisse. Binoce y exhibe ces jours-ci un singe. Il marche. Non il roule et bouge la tête. Suffit de remonter la clé qu'il a dans le dos. Oh ! en avoir un nous aussi. A chacun son singe. Impossible, tu comprends, la finance. Tandis que celui-ci fut acheté chez l'Aline grâce au porte-monnaie de sa mère qu'il ouvre sans qu'elle ne le sache. Mon frère, l'un des grands, est sidéré. Il est marrant, ce singe, si marrant même qu'il en voudrait un tout pareil. Et voilà, le porte-monnaie de ma mère, assurément moins gonflé que le précédent, va s'ouvrir de la même manière et sans que sa propriétaire ne le sache ici plus qu'avant. Le désir fut plus fort que l'interdit. Le vol est-il donc l'acte le plus ignoble que l'on puisse accomplir ? Je rumine la question. En fin d'exercice je juge durement ces deux comparses que je n'ai pas suivis. Car s'il y a la joie inouïe de posséder, en contrepartie il doit y avoir ce terrible remord d'avoir volé. Et cela m'effraie et presque me traumatise. Gros coup de morale qui ne m'empêche néanmoins pas de regarder ces deux singes désormais mis en compétition avec fascination, et même de considérer heureux somme toute ceux qui les possèdent. Ne cherchez pas la contradiction !

J'appris trois fois l'histoire et la géographie. La première fois ce fut à la maison où ma mère faisait répéter mes deux frères aînés. Avec le premier de ceux-ci je n'irais jamais en classe, avec le second par contre je m'y retrouverais par deux fois, une première alors qu'il était en deuxième et que je commençais l'école enfantine, la seconde, tandis qu'il se trouvait en sixième, prêt à décamper pour la prim-sup du Pont et que moi j'entamais ma troisième.

Pour les deux branches, seconde mise en bouche quand la régente les enseigna aux grands pour nous délaissier après qu'elle nous ait mis en chantier, tissage de raphia, de papier, ou dessin aux crayons de couleur sur de belles feuilles blanches. Et troisième ressassée quand enfin arrivait officiellement notre tour. Mais alors ce n'était déjà plus que du connu, et cette manière pourtant passionnante, n'avait plus rien d'original. Hommes des cavernes, lacustres, géographie locale, j'en savais assurément autant que la régente et eus pu donner moi-même la leçon ! Mais regardez moi ce petit prétentieux ! Matière désormais cuite et recuite, connue sur le bout des doigts, l'image scannée pour la toute... Où se révèlent même maintenant des curiosités étonnantes. Ainsi des hommes, avec les froids à affronter, ne s'habillaient pas entièrement, mais laissaient à nu les bras et une partie de leurs épaules. Et la bise, et le vent, et la pluie et la neige, le dessinateur, qu'en faisait-il ? Nous appréhendions de ce fait un monde imaginaire qui remplacerait à jamais celui que purent connaître réellement les hommes.

Ainsi s'en allèrent ces jours et ces années pour me faire perdre peu à peu ce qui avait été en quelque sorte le paradis. Je découvrais les choses. La suite ne m'en offrirait pas autant. J'étais à l'aise, on l'a vu, avec chacune des branches, et même en chant où pourtant je ne me distinguais pas, je ne traînais pas trop la jambe, m'efforçant surtout de ne pas être ce bourdon, comble du déshonneur, que l'on entendait parfois et qui nous faisait nous retourner pour rigoler un bon coup.

Volent les mots et les chiffres, les dessins des bonhommes ou des maisons. Vois leurs belles robes bouffantes, à nos institutrices, si légères, si légères qu'un souffle les prenant par-dessous et qui caresserait leurs belles jambes, les ferait monter haut dans le ciel. Elles sont belles, nos régentes, elles sont fraîches. C'est là le vrai mot, fraîches. Et peut-être aussi pures. Il ne saurait y avoir de mal en elles. C'est le bon Dieu qui nous les a offertes !

A la récré, on ne va pas s'abandonner si tôt, dans la cour, que de cris et de siclées. Et il y a au printemps et en été des hirondelles par dizaines dont certaines ont fait un nid juste au-dessus du fumier, sous le toit de notre remise, là où c'est vide, à l'intersection de deux poutres. Et le marronnier s'est ouvert et déjà maintenant il est en fleur. Ça sent bon. Et passe un camion, une voiture, un char avec un cheval. Et regarde-moi ce bon vieux rouleau compresseur qui semble désormais abonné au village. Il va lentement. Odeur de goudron, et l'on entend sonner la cloche qui nous donne, familière, les heures du matin. Elle est au clocher de l'église, là-haut. Et l'on voit à la maison d'à côté, cette grande ferme, aller et venir d'une manière mesurée, Femil, mal rasé, et sa sœur la Jeanne, mal coiffée, à te faire peur si tu ne t'étais pas habitué à sa tenue et que tu ne sache qu'elle n'est en rien méchante, tout le contraire.

On chante dans la cour, on y fait des rondes. Mlle Vetter est tout soudain devenue Madame Reymond. A la noce, depuis le perron, ils nous ont lancé des caramels dans la cour. La vie ordinaire reprend. Nos voix fluettes, juvéniles, des voix de filles, et pour tous. On découvre par la musique, par ces mots aussi pleins de poésie et de couleurs, un monde qui serait plus beau encore que le vrai, avec des franges enchantées. Et ces mots, ils sortent des livres où des magiciens les ont mis pour être là, maintenant, en plein air ou en classe, on y chante si souvent, légers, différents, supérieurs pour monter dans le ciel où ils iront se perdre sans qu'on puisse croire que ce sera à jamais. Car ce fut très beau et cela ne devrait pas avoir le droit de mourir.

Nos chants, les hirondelles les entendent-elles ? C'est magnifique, le chant, et ça s'imprime en toi mieux encore que de simples poésies que l'on dirait derrière sa table. Il y a la vibration, la ligne mélodique sur laquelle on met des mots, cette magie du son, cette évasion aussi.

Nos serviettes et nos sacs d'école pendant ce temps-là pendent en classe, à un crochet qui est à côté de nos tables et que nous reprendrons pour sortir, et hop, une fois de plus à la maison.



Autrefois, on décèle déjà des passés dans cette courte période de temps, nous positionnions des figures géométriques dans un jeu de formes. Celles-ci, bleues pâles, avaient de petits tétons de métal plantés sur le bois, ce qui permettait de les tenir et puis bientôt de les mettre en place. Trop facile. Et cela, dans l'enseignement, va du simple au plus compliqué. Exercices tactiles, auditifs, pas tellement ceux du goût. On se contente des gommes et du bout arrière de nos plumes ou porte-plumes ! Une gym rudimentaire a lieu dans la cour du collège, plus souvent encore au local où nous laissons parfois nos espadrilles dans des casiers poussiéreux avec des treillis devant pour l'aération. Ces espaces que l'on trouve sous les bancs dont la partie supérieure peu se relever et ainsi les découvrir, sentent les pieds. De vieux godillots y sont, oubliés par les gyms adultes, ceux-ci, parce que nous les avons vu au rock, héros inatteignables, rien de moins.

Parfois je manque les classes. Otites. Prise de pénicilline que l'on me fait prendre en injections dans le derrière. La Titine, autrement dit la sage-femme, me les fait le soir après le souper. Je lui présente sans vergogne aucune mon postérieur. Elle me pique dans le gras de la fesse, la seringue s'enfonce jusqu'au tube. Et pousse-moi le piston, et distille-moi dans ma chair ce liquide brûlant. Et tamponnes-moi avec de la ouate et de l'alcool et remets-moi ma culotte pour me dire que c'est fini. Et je ne pleure pas. Car en récompense de mon courage, j'ai droit à un fondant. La piqûre... le fondant. Pas de fondant sans piqûre, pas de piqûre sans fondant. C'est donnant donnant. Et ça aide. Parfois ma mère, au début surtout, tant j'ai mal, elle me passe à l'arrière des oreilles un liquide épais vert et odorant. On appelle ça du baume-tranquille. Ça sent fort et longtemps. Ce n'est pas désagréable. Et ça calme. Je passe néanmoins des nuits horribles. Et puis ça se murit, mes oreilles cognent, bruissent. Je sens des bulles dedans, petites tout d'abord, et puis de plus en plus grosses. Elles sautent. Ça se dégage. J'entendais plus rien. J'entends à nouveau. J'enlève de grosses croûtes. Et puis un jour je retourne à l'école pour y attendre la prochaine passée, c'est-à-dire l'an prochain.

La piqûre, avant que je n'aie ces séries, c'est le cauchemar absolu. Voilà qu'une fois on en parle en classe. Ce sera pour demain. Cette affaire me tarabuste plus que je ne saurais le dire. Je dors mal. Le docteur est là que j' imagine avec une seringue énorme qu'il me passe au travers du corps. Le lendemain, je ne me sors pas de ma chambre, enfermé à double tour. Ma mère senaille la porte et dit :

- Mais qu'est-ce que tu fais. Ouvre la porte, tu dois aller à l'école pour la piqûre.
- Non, j'n'veux pas aller.
- Ouvre, que j' te dis.

Suit une série de menaces dont la plupart fictives. Je n'ouvre pas. Je passe ainsi ma matinée barricadé derrière mes deux portes, à ruminer mon peu de courage, et surtout à me tarauder de cette peur énorme que je n'arrive pas à

vaincre. Pas plus fier de moi qu'il ne le faut. Mais la pétoche est la plus grande. Alors je ne sors qu'à midi, quand je suis certain que là-bas le médecin et l'infirmière visiteuse ont depuis longtemps déjà rangé tout leur attirail de seringues.

Ouf, sauvé. Mais pour une année seulement. Car le carnet de vaccination est là qui témoigne. 1953, pas de piqûre, 1954, la piqûre ! On me demande la raison de ce décalage. On me culpabilise à mort à chaque fois. Je suis en fait un enfant sans courage. Et en plus un bousilleur de discipline, un saboteur des traditions. Je suis cet être indigne qui n'a pas su affronter une simple piqûre. Alors, pour couper court, je réponds que j'étais malade ce jour-là tandis que le rouge me monte aux oreilles que j'ai soudain toutes chaudes !

Donc tu sais lire et écrire. Tu le sais et désormais tu ne l'oublieras plus, où que tu ailles et quoique tu fasses. La connaissance, tu en as maintenant les clés, et même si on voulait désormais te l'interdire, tu pourrais aller seul sur d'autres chemins sans que l'on ne puisse rien pour t'en empêcher. Le monde t'appartient, puisque tu sais. Et ces milliers de livres que l'homme a écrits, tu pourrais en découvrir le contenu. Mais qu'ont-ils donc de si important à dire qu'il leur en faille autant ? L'univers est-il si compliqué, si vaste, si riche ? Tu sais lire et écrire, toi, petit enfant sans importance parmi tant d'autres enfants sans importance. Ce serait un peu égal, tu le penses, au fait pour un oiseau que de pouvoir voler, d'être soudain apte, à partir du nid, à aller au-dessus du village et de voir les choses d'en haut. L'oiseau domine le matériel, tandis que toi, tu domines le spirituel. Tu voles au-dessus des mots et des phrases, et même maintenant tu es capable d'exprimer par l'écrit une idée qui te passe par la tête. Ta pensée, si incroyable cela soit-il, si fugitive qu'elle soit au moment où elle te vient, tu peux la fixer à jamais par la magie de ces quelques signes. Le prodige est grand et il est accompli.

Il y aura désormais deux mondes en ta vie, le palpable, c'est-à-dire le réel que l'on peut toucher avec ses mains, et celui que tu crées dans ta tête grâce à la lecture, ou que tu transcris sur le papier grâce à ta propre écriture. C'est étrange, mais alors il n'y a pas de distance entre les deux. La porte de l'un ouvre la porte de l'autre... Et vice versa.

Ce sont encore certes des mondes limités entre lesquels tu navigues. Mais tu n'as que ceux-ci. Et tu les aimes. Les autres mondes, ailleurs, partout, qui t'environnent, cela reste encore l'étranger jugé hostile. Tandis que dans les tiens, tout pleins de soleil, y règne la parfaite sécurité.

Engourdissement heureux. Pourquoi se presser de grandir. Pourquoi aller à d'autres lieux puisqu'ici nous sommes si bien, assis sur nos chaises, derrière nos tables, en tablier. Mais voilà, on pousse, et bientôt on ne saura plus où mettre nos genoux, déjà qu'ils cognent le bois de la table. On entend racler des pieds, une règle tombe à nouveau sur le plancher. Et l'autre, là-bas, à l'arrière, un

grand, c'est bien la troisième fois aujourd'hui qu'il demande pour aller faire de l'eau. Il lève la main, plus haut même que ce qu'il faut. Et d'un ton d'où l'hypocrisie n'est pas absente, comme si le besoin était urgent :

- M'dame, M'dame, j'peux sortir ?

Et même si une fois encore c'était du chiqué, que peut-on répondre ?

Course d'école de ce temps-là, la seule dont je me souviens tandis que les autres pouvaient avoir été à la Dent-de-Vaulion, au château de la Sarraz ou encore à Ouchy, c'est quand nous sommes allés au Pic Chaussy, nom étrange, devenu mythique parce que nous l'avons vu là-haut dans le ciel, presque à pouvoir le toucher de la main tant ce jour-là l'air est pur. Mais attention, seuls les grands peuvent y aller. Nous autres morveux de la petite école, qui n'avons ce jour-là que le tort d'être restés en deuxième, nous demeurons au niveau du lac Lioson. Nous les avons vus plus tard redescendre à pied de ces hauteurs, ces grands veinards. Des héros ayant conquis les cimes les plus hautes, alpinistes chevronnés et qui nous le donnent à comprendre !

Nous avons quitté les Mosses pour gagner ce site. L'endroit est admirable et le lac si petit, même pas le lac Brenet, même pas le lac Ter, à peine plus grand que les Cruilles, une gouille où l'hiver nous allons patiner à proximité du village. Nous devrions pouvoir le contourner en moins de dix minutes. Avec sur ses rives ces barques à fond plat qui, dit-on, proviennent de notre village, fabrication Doret, un homme forcément admirable puisque ses produits s'arrachent et sont exportés jusqu'ici. Ils sont peints en bleu à l'extérieur, en rouge à l'intérieur, façon par laquelle en plus ils se signalent, barques reconnaissables au premier coup d'œil.

Plus haut c'est le restaurant. Le lac est au fond du vallon. N'y allez pas seuls, nous dit la maîtresse. Qu'est-ce qu'il me prend ? Je pars aussitôt en solitaire. L'envie de pisser, être à l'écart ? Plus loin sur les rives, je monte dans les bois et là je m'y perds. Panique. Où est le lac, le restaurant ? Que me raconte le ciel sur la direction à suivre ? Rien du tout. Juste y passent de gros et lourds nuages. Vaut-il même pleuvoir ? Panique. Je monte à la place de descendre, je descends à la place de monter. Ce plat soudain, cette côte après, ces arbres, de grosses racines, des chemins y courent, et puis soudain il n'y a plus de sentier. Tout se mélange. Où suis-je ? A peine entend-on encore les autres restés au bord du lac. Non, même ces bruits-là, se sont tus. Je suis perdu. Et je le resterai à jamais, me semble-t-il. Ils partiront bientôt sans moi. Où es-tu, que fais-tu, ne cours pas. Cherche la bonne direction. Je marche entre les arbres. C'est en moi un peu pareil à un vilain rêve où tu ne trouves aucun objet auquel t'accrocher et où tu avances au travers d'un brouillard que rien, et surtout pas la raison, ne parvient à dissiper. Etrange angoisse néanmoins, car malgré tout elle reste quelque part maîtrisée et m'offre pour la première fois la révélation de ma vraie nature qui est solitude, mais aussi en même temps de ce deuxième moi qui toujours en elle m'accompagnera. Qui es-tu, toi ? Et à deux, maintenant, nous sommes plus forts.

Plus loin je redescends enfin au travers de la forêt et, Ô miracle, je retrouve le lac. Rien n'y a changé. Et les autres y jouent encore au bord. Et moi je les rejoins sans qu'ils n'aient su que je m'étais perdu, et sans même que je ne leur dise. Ensemble nous achevons le parcours.

En bas, au matin, c'est là que nous avons découvert la montagne, alors que nous nous sommes arrêtés pour boire un coup à un bistrot dont nous occupons les tables extérieures. Un des participants photographie un groupe. Il y a là des gens connus du village fixés pour l'éternité tandis que c'est ainsi jour de relâche pour beaucoup de ces mères d'ordinaire toutes attachées à leur maison. Rimini pour l'été ? Tu parles, ce n'est pas encore d'époque. On reste pour l'heure en Suisse. Et c'est le tourisme que cela, avec des lieux qui vous accueillent déjà depuis des décennies et où vous autres, en mal de paysages nouveaux et d'air pur, de cimes plus hautes que celles que vous connaissez d'ordinaire, vous ne faites que passer.

Nous regarderons les filles. Il y a cette Marie-Claude dont nous sommes tous amoureux. Elle a les cheveux longs, bouclés, et si légers. Et ce visage qu'elle a, sincèrement, n'est-il pas celui d'un ange ? Hélas, il en résulte que si celle-là on ne la marie pas plus tard, quand l'heure sera venue, on ne pourra pas vivre et l'on se suicidera ! Oui, le mariage ou la mort. Aussi dans nos rêves n'est-ce que compétition, à tuer l'entier des prétendants afin qu'il n'en reste plus qu'un seul, se surmoi, chevalier sans peur et sans reproches, et si pur dans ses intentions, que la belle ne pourra faire que de l'aimer. En vérité les a-t-elle seulement regardés, les garçons du village, aimés moins encore, ces ziquets jugés grossiers, avec ces bas gris, ces tabliers pleins de taches lorsqu'il s'agit d'être en classe, pour moi ce pull brun mal tiré et ces bretelles par-dessus que j'ai et qui sont toutes déformées par l'usage ?

Pôv'types !

Qui sommes-nous ?

Mon concurrent le plus direct auprès de Marie-Claude, c'est Claude Poget. Lui, c'est le beau gosse, aux cheveux coupés impeccables, tandis que les miens je les laisse aller à tous vents. C'est le romantique découvert dans des intentions qu'il ne saurait cacher tandis que moi je les garde au plus profond de mon égo sans qu'elles n'apparaissent. Et c'est en plus un astucieux. Ils empruntent tous deux, le même chemin pour se rendre à l'école. Leur suffit juste de grimper la route secondaire du Crêt-du-Puits et le collège est déjà là, à mi-côte, impressionnant dans son immensité. Marie-Claude habite la maison qu'il y a en bas le crêt, de l'autre côté de la route, et Poget, un peu plus loin. L'idée qu'il a maintenant, car aucun doute, Marie-Claude devra lui appartenir, c'est de l'appâter, de la prendre dans ses filets. Ainsi, sur cette petite route où il n'y a que peu de circulation, c'est en hiver et alors même que la neige est tassée, nous sommes peu après midi, pareil au Petit Poucet dont assurément il a lu l'histoire,

il y sème des objets menus et divers que sa belle pourra retrouver bientôt. Il en dépose un tous les dix mètres. Elle les prendra et dans un geste très tendre, elle les lui redonnera. A moins qu'il ne les lui offre, ou qu'il lui dise au hasard d'une conversation :

- C'est moi qui les ai semés. Et je les ai mis là exprès pour toi, Marie-Claude !

Mais la chance est avec moi. Descendant par hasard ce même chemin et voyant ces objets crus semés par un pauvre gaillard dont la serviette ou le sac d'école serait en perdition, certain qu'il ne les réclamera jamais, je les ramasse tous pour n'en laisser aucun. Du haut en bas. Plein les poches. Heureux incroyable. Au point de le dire à Poget que je retrouve peu après à l'école :

- Mais je n'ai pas mis ces choses là pour toi, c'est pour Marie-Claude !

Je lui ai redonné toutes ses richesses. Et pour ce qui est de notre flirt, au demeurant une fille toute ordinaire, elle ne fut ni pour lui ni pour moi, nous faisant cocus tous les deux et sans que cela ne au final ne nous traumatise outre mesure !

Avec le même, lui et moi, derrière la grande salle du village, nous avons joué au ski-jöering. Les adultes que l'on avait vu organiser une telle manifestation au bord du lac, derrière le village, nous en avaient donné le goût. Nous avons tracé des chemins dans la neige, un huit peut-être, ou des figures plus compliquées. Et bientôt, que d'autres du coin se soient mêlés à nos jeux, c'est possible, nous avons longé de multiples fois notre trace, sans cheval, rien qu'en faisant semblant. C'est si beau, le ski-jöering ! Et cette neige que l'on brasse, que l'on pile, que l'on vainc, elle a tout son attrait. Mais très vite le jeu s'use et il est l'heure de passer à autre chose. Et quant à lui, Claude Poget, que l'on verra un jour quitter le village, je peux lui dire ici un salut définitif. Sans regrets. Car n'avait-il pas été un concurrent farouche vis-à-vis de Marie-Claude ?

D'autres s'appelaient Mouton, Bébé Goudron, Boumate, la Süsse, Tiétié. De plus grands portaient les surnoms de Six-Sous, Binoce, Magot, non, celui-là était déjà à la grande école. Où l'on trouvait aussi de grandes filles, la Caca, la Pinson et la Josy. Et pour ceux ou celles-là, ayant quelques années plus tôt effectué les mêmes jeux, fait les mêmes découvertes, il y a simplement, qu'ayant des sensibilités différentes, leurs souvenirs ne sont peut-être pas rigoureusement les mêmes. Qu'ont-ils donc gardé de ce temps-là dans leurs souvenirs ? Pour moi, d'avoir créé une église sur le papier fut un grand moment, d'avoir aimé M'zelle Nicollerat, constitua un épisode marquant, celui d'avoir zieuté trop longtemps la belle Marie-Claude une obsession de plusieurs années, presque une maladie ! Oui, pour eux, quelles images fortes de cette époque ont-ils gardé ? Mais savent-ils ou veulent-ils seulement encore se souvenir ? Les adultes sont si déconcertants parfois. Tu leur dirais leur passé, qu'ils ne seraient peut-être même pas contents et raisonneraient comme mon père me disant cent fois de sa vie :

- Pourquoi veux-tu rebouillir cela ? C'est du passé, c'est loin derrière, l'on n'en parle plus !

Finis terminés. Quand la page est tournée, elle l'est définitivement, sous peine qu'il ne nous tombe dessus, à force de brasser, on ne sait quel extraordinaire et étrange maléfice.

Alors abrège, coco !

Au fur et à mesure de notre avancement en âge, nous progressions du côté nord de la classe. Nous étions au levant quand nous nous commençâmes à cinq ans, nous fûmes au centre près du fourneau deux ans plus tard, pour nous retrouver bientôt relégués au couchant en deuxième année, c'est-à-dire quatre ans plus tard. Et cela sentait l'éjection qui nous conduirait à la grande école, chez Pompon. Pour celui-là et sa classe, on nous peignait le diable sur la muraille, ce serait positivement affreux. Là-bas, la discipline y était de fer. Mais peut-être qu'on ne nous noircissait le tableau que pour mieux nous effrayer. Car déjà les après-midi de couture, les mardis et vendredis, nous nous rendions chez lui dès la deuxième année où nous avons put prendre connaissance de ses façons. C'était effectivement plus strict, moins plaisant, mais les coups ne pleuvaient pas autant qu'on nous l'avait promis ! S'agissait-il d'un mensonge délibéré, ou quand il y avait filles et garçons et que les petits étaient retournés au berceau, le maître reprenait-il instantanément ses saines habitudes où la baffe est devenue institution ?

On reste inquiet. En vérité il ne nous plaît pas trop de quitter une classe où nous avons connu la douceur d'un enseignement féminin pendant quatre ans. Et puis nous sommes désormais aussi attachés à ces quatre murs et nous n'avons pas envie de les quitter pour d'autres moins sécurisants. Et puis encore nous sommes devenus les grands de la classe et de notre position dominante, les autres étant les petits, nous avons acquis des prérogatives qui nous font aimer la place.

- Ces autres, les petits de première, plus encore ces chiards des deux années enfantines !

On les juge minables, plutôt minus, pas encore bien ressuyés derrière les oreilles, baveux, de la moque au nez, avec tout à apprendre, surtout la lecture et l'écriture que maintenant nous manions avec aisance. Une pointe d'arrogance se lit dans notre comportement.

Mon église est-elle encore punaisée derrière la porte, pleine des rouges et des jaunes que j'y avais mis ? Reste-t-il des billes d'acier entre les lames du plancher ? Vois la colonne grise qui soutient la charpente où l'on vient de refaire un nouveau plafond. Il pleut, il neige. A la récréation nous sortons pour savourer l'épaisseur moelleuse d'une nouvelle couche de neige. Et ces flocons qui tombent à l'arrière de nos moufles de laine avec pour les décorer un motif blanc en étoile, comme ils sont beaux. Ouvre la bouche et laisse z'en un tomber sur ta langue. Hélas, dans la cour, les grands ne nous tolèrent qu'à peine, de telle sorte

que nous n'avons droit qu'au bout, qu'à l'encoignure du côté du Vieux-Cabaret, qu'à la ruelle d'entre les deux maisons.

Neige et beau Noël à l'église. Je me souviens mieux de ceux à venir préparant entr'autre une cantate admirable dont le souvenir véritablement heureux reste présent pour illuminer cette enfance. Elle est si jolie, cette production, que nous la chanterions volontiers deux fois. A l'école nous tissons des bandes de papier avec une longue pince métallique plate, des pastels jaunes, bleus et verts. Nous faisons des points de croix sur un tissu aux mailles lâches, vert-caca-pomme ! pour constituer le dessus d'une pelote à épingles. Ce que nous pouvons faire et réaliser de nos mains prend une valeur formidable. Nos œuvres. Nous ne jetterons rien d'elles qui demeureront longtemps dans nos tiroirs.

De l'autre côté, des grands sont âgés de parfois de près de dix ans de plus que nous. Des inatteignables indifférents à notre existence. Ils ne nous ont même jamais vus, et à l'heure où je parle, Dieu sait lequel pourrait se souvenir que nous les avons côtoyés sur la cour du collège.

Et leurs souvenirs peut-être ne sont-ils pas les nôtres ?

La maison reste présente, avec le poulailler et les poules blanches de ma mère, et son sale coq qui, lâché, effraie chacun des élèves des deux classes. Une mise à mort se révèle nécessaire. Avec son fumier. L'hiver, il devient si haut que l'employé peine à y monter les brouettes sur la planche grasse et gelée. Il y a souvent à l'automne du bois sur le petit pré derrière la maison que mon père chapple s'il en a le temps. Alors on le voit d'ici, armé d'une hache, à cogner sur le tronc des plots bourrés de nœuds.

Il y a aussi du bois, et en plus grandes quantités, sur le devant du collège. Il était d'abord en stères. Pache l'avait amené avec son cheval et son char à brancards. Il avait fait cinq ou six voyages pour le moins. Puis l'autre, là-bas, dont j'ai perdu le nom, un des Brocard, était venu le scier en bouts de 25 cm de long, c'est-à-dire qu'il pratiquait trois coupes au mètre. Il a un drôle d'engin. On le voit parfois traverser le village à l'allure d'un homme au pas. Et il scie maintenant, aidé par son frère qui lance les morceaux sur le tas. Et c'est alors que l'on découvre celui-ci, énorme, fait de mille plots, au milieu de la cour, avec sur la place restée libre de la sciure que l'on prend dans les mains pour la faire couler entre les doigts, douce et légère, presque blanche. C'est étrange, demain elle sera déjà rouge. Et défense de naviguer sur le tas. Tu parles, Charles, c'est la première chose que l'on fait. Des plots roulent. Tu manques de te casser la gueule. Et puis les grands, eux, ils jouent à goued sur l'espace qui reste, tandis que tu en vois partir un des larmes pleins les yeux parce qu'il a reçu un plot dans les tibias. Le bien que ça doit faire, charrette !

Le bois une fois chapplé, un tâcheron quelconque, le père Juriens, parfois même le régent pour se faire un peu d'argent de poche, on l'étend sur la surface libre de la cour. Là il reste deux ou trois jours. Après quoi, cru sec, Dieu la fumée qu'il fera l'hiver et le peu de chaleur qu'en somme il dégagera, on le monte au galetas par charges mises sur les bras par les préposés. Les grands une

fois de plus mènent le bal. Et s'ils ne restent pas en bas, ou au galetas à ne pas faire grand-chose, lorsqu'ils montent, ils s'arrêtent dans les angles, sur les paliers. Ils prennent une bûche à l'un pour la rajouter à une fille qui piaille. Ils tendent un croche-patte à Boumate ou à la Sûsse, ceux-là, qu'est-ce qu'ils risquent, les tannées de tous ordres, c'est leur affaire, encore que la Sûsse, hémophile, il ne doit en aucun cas saigner. Ils demeurent au galetas où ils régendent, ils disparaissent dans les sous-sols où soi-disant ils sont allés lâcher un fil pour ne remonter que longtemps après, le sourire aux lèvres.

- Allez, couillons, qu'ils pensent, à vous le boulot, et à nous la liberté !

Ils adorent monter le bois. Nous un peu moins.

Et ils sont vraiment heureux d'être si malins !

Des tire-au-flanc, il y en aura toujours. C'est l'humanité. Dont la discipline n'est aucunement leur affaire. Et surtout quand le régent n'est pas là. Sitôt réapparu, ce sont tout à coup les plus sages, et tu leur donnerais le bon Dieu sans confession, ils se remettent dans la ligne, innocents comme le petit enfant qui vient de naître, quitte au prochain tournant où on ne les verra plus, à remettre deux bûches à ta charge ou même, si cela leur chante, parce qu'ils sont vraiment de bonne humeur, à tout faire pour qu'un bois te tombe sur les pieds. Quel bien ça fait !

Et voilà, la réserve était faite au galetas où parfois l'on étalait les morceaux les moins secs. On pourrait attendre l'hiver que l'on affronterait avec succès. Ce que l'on ne savait pas, c'est que celui-ci, celui de 1956, serait terrible, générateur de bises d'un froid sibérien, en février, et que la tâche, si grosse qu'elle avait été à l'automne, ne nous mènerait qu'avec beaucoup de peine au printemps. Ah ! le fourneau, cette saison-là, il avait au moins servi à quelque chose !

Et ce fut alors qu'au printemps, revenus en classe après les vacances, nous y prîmes les affaires qu'on y avait laissées pour nous en aller, et sans espoir aucun de retour, vers la grande école où le régent, si droit et si sévère dans sa blouse blanche qu'on lui trouvait un peu trop serrée, nous attendait. Et comment !

Mais ce qu'il allait faire de nous, c'est une autre histoire. Une histoire de quatre ans qui compterait dans notre existence. En vérité une éternité, avec parmi cette période extraordinaire à tous points de vue, en bien comme en mal, l'année de mes douze ans, qui fut bien la meilleure de ma vie.

Mes amis !

Ollé !

Ecrit en 2000, révisé en mars-avril 2012.